

ARTS

Après le Whitney Museum de New York, l'Américain prend possession du Centre Pompidou. Confessions d'un enfant du siècle.

M

VALÉRIE
DUPONCHELLE
@VDuponchelle

ince à l'extrême, tonique et policé, Jeff Koons fait le tour de sa rétrospective au Centre Pompidou avec un œil de géomètre, soupesant chaque espace, vérifiant chaque lumière, s'interrogeant une fois encore sur son « travail ». Rencontre avec la star américaine des enchères, un artiste roi qui parle doucement, comme un père explique le monde à son enfant.

LE FIGARO. - Samedi, Jane D. Hartley, nouvel ambassadeur des États-Unis, à Paris, vous a consacré sa première réception. Que ressent un héros américain ?

Jeff KOONS. - J'étais très ému et honoré. En Europe, et particulièrement en France, on respecte les arts et les artistes depuis toujours, comme les acteurs de la culture. Si l'on veut définir la culture française, on pense à Manet, à Poussin, à Duchamp, à Picasso. Si l'on posait la question à des Américains, ils diraient Steven Spielberg, Brad Pitt, Angelina Jolie, Beyonce ou Lady Gaga.

Ils ne vous citeraient pas ?

Ils ne penseraient pas aux plasticiens. Mais cet état de fait évolue au fil des ans, et je suis heureux, en tant qu'individu, de représenter une communauté à travers cette cérémonie.

Quelle est votre définition d'un artiste ?

Je pense qu'un artiste et un philosophe sont très proches de nature. Sauf qu'un artiste essaie d'apporter l'idée d'une conclusion - momentanée, soit - quand un philosophe pose des questions. En permanence, un artiste se développe, grandit. Il apporte cela dans son art.

Êtes-vous un optimiste ?

Je n'ai pas de scénario tout fait auquel je dois répondre. Je suis plutôt mon intuition. Je crois que j'aime la vie, j'aime y participer, y apporter tout mon engagement pour en tirer le plus possible. Je ne décide pas d'être optimiste, je suis simplement mon inclination. Si je pensais qu'être cynique pouvait m'aider à m'épanouir, je le ferais. Mais je ne le suis pas, je n'en ai pas besoin.

Est-ce pour cela que vous assumez si ouvertement chaque chapitre de votre vie, comme votre série *Made in Heaven* avec la Ciccilina ?

Vous ne reniez rien ?

Nous avons tous affaire à cette question. Ce qui m'importe et ce qui m'a permis de comprendre les métaphores propres à l'art, c'est la capacité d'accepter ce qui est. C'est un chemin. Tout d'abord, on doit s'accepter soi-même, puis, ensuite, accepter les autres.

C'est une expérience personnelle ?

Où êtes-vous passé sur un divan ?

Mes mentors sont tous les grands artistes, des peintres aux écrivains et aux philosophes, leurs œuvres, leurs expériences qui brassent la condition humaine et nous l'enseignent. L'art nous connecte les uns aux autres. Je suis ravi d'exposer au Centre Pompidou, juste à côté de Marcel Duchamp, héros immense, libérateur immense de l'art. L'exposition Duchamp est formidable. C'est fou pour moi de voir le ready-made naître chez lui, puis de suivre son propre itinéraire dans ma vie créative.

Duchamp ne fut pourtant pas votre déclic artistique...

Non, le premier fut Dali. Pas celui, prisonnier de ses faiblesses, auquel tout le monde se réfère. Dali était un homme si généreux ! J'étais tout jeune et il a pris le temps de me recevoir. Cette générosité m'a marqué profondément. Mais l'artiste qui m'a adoué, c'est Manet.

Vous sentez-vous proche des artistes que vous aimez, Manet, Fragonard, Rubens, Courbet ?

Je suis différent chaque jour. Je vis une forme d'éveil perpétuel à travers l'art. Mes facultés de perception sont plus grandes au fil du temps, plus faciles, moins laborieuses, aussi. Par leur sensualité, mes *Ballerines* sont un hommage au Titien et à Courbet.

Est-ce différent aujourd'hui ?

La réponse de la société contemporaine à la créativité est un phénomène formidable. La vie de bohème est née après la Révolution française lorsque le mécénat royal a disparu. D'où l'idée que la créativité naît dans la souffrance. C'est faux. Elle vient de l'éducation.

Y a-t-il une œuvre d'art vers laquelle vous retourneriez toujours ?

Les pièces paléolithiques. Cette croyance dans le pouvoir biologique de la vie, dans la procréation, cette idée que la vie vaut la peine d'être préservée, qu'elle contient de la joie et du désir, que l'on peut représenter ces élans par des abstractions, l'idée même de l'éternité, tout est déjà là. Ma *Balloon Venus* leur rend hommage. J'ai visité des grottes peintes en Afrique, mais jamais ni Lascaux ni la grotte Chauvet. Je rêve de les voir.

Votre studio est une machine qui tourne à la perfection.

Une œuvre d'art collective ?

Oui, si l'on considère que tout est art. Si mon studio n'était pas organisé et efficace, je ne pourrais pas faire ce que j'ai en tête. À New York, mon studio compte 130 personnes. J'ai aussi une société qui travaille la pierre, soit une trentaine de personnes. Je travaille aussi avec Arnold,

une société en Allemagne, pour les pièces en métal, ce qui en occupe une centaine d'autres. C'est un échange de longue haleine. En moyenne, mes collaborateurs travaillent avec moi depuis neuf ans. Mes fabricants, depuis au moins vingt ans. Ils savent exactement ce que je veux, si c'est parfait ou non. Certains artistes laissent la peinture couler, le hasard opérer, voire le chaos. Je choisis l'ordre, car je suis responsable du résultat visuel que j'offre au spectateur. C'est lui qui achève l'œuvre, c'est lui le ready-made.

Êtes-vous loin de l'artiste excentrique qui travaillait au MoMA en 1978 ?

Non, je suis le même. Ceux qui me connaissent depuis les années 1970 me le disent. Au MoMA, j'étais dans la performance artistique. Si je dois participer à une séance photo aujourd'hui, je me donne tout autant pour que, visuellement, ce soit une réussite. Il ne faut pas me regarder moi, mais ce que je fais. Mon travail montre cette continuité, des *Inflatable* du début aux *Gazing Balls* d'aujourd'hui.

Les artistes contemporains sont-ils les nouveaux dieux ?

Non, ce changement d'attitude est superficiel. Ce que doit faire un artiste n'a pas changé. Son voyage est toujours le même. Que peut-il offrir à la société, et bien sûr à lui-même ? Son seul devoir, c'est de mettre à l'épreuve sa liberté.

« Jeff Koons » au Centre Pompidou (Paris IV^e), du 26 novembre au 27 avril 2015.
www.centrepompidou.fr

